

L'Homme vert

Marc-Olivier GRIBOMONT

L'Homme vert

Origines

Formes de Représentations

Interprétations Diverses

**Exemple concret de brève interprétation :
les hommes verts de l'Abbaye R.S.M. de Bois-Aubry**

© GRIBOMONT Marc-Olivier, 2021

ISBN Bookelis : 979-10-359-6250-0

A ce carré d'as et d'as au carré que sont ces femmes - ma mère, ma sœur, mon épouse et ma fille – qui m'ont permis de passer du ver-homme en étuve au jeune homme vert aux études, de l'homme à l'étude des vers purs, des purs Verts et des verres de pure à l'homme au vert en certitudes, et de l'homme-ver en Etude à l'homme à l'étude des épures et... de l'Homme vert.

Abbaye R.S.M. de Bois-Aubry, Août 2021

Marc-Olivier GRIBOMONT

INTRODUCTION

Lorsqu'il traite de la clef de voûte du chœur de l'abbatiale de l'Abbaye royale Saint Michel de Bois-Aubry (37 120, Luzé, FR), abbaye-fille de l'Ordre tironien (Oratorio Sancti Michaelis vers 1110 ; Prieuré de l'Ordre, en 1118 pour certains et en 1135 pour d'autres ; abbaye-fille de l'Ordre en 1138) (1) située en Indre-et-Loire (FR), non loin de Tours (nord) et de Chinon (ouest), et plus spécifiquement à équidistance de Richelieu (ouest), Cité de ce Cardinal dont les illustres exploits ont été rendus célèbres par l'ouvrage d'Alexandre Dumas, « *Les Trois Mousquetaires* », de l'Ile-Bouchard (nord), lieu de pèlerinage réputé pour les apparitions de la Vierge en 1947, et de Sainte-Maure de Touraine (est), localité dont le délicieux fromage de chèvre n'a jamais laissé les gourmands gourmets indifférents, l'abbé historien et archéologue Louis-Auguste Bosseboeuf (1852-1928) nous rapporte : « *La voûte du sanctuaire repose aux quatre angles sur des faisceaux de colonnettes avec chapiteaux de feuilles découpées ; elle porte à la clef, une tête de Christ aux traits doux et harmonieux, de la bouche duquel s'échappe une tige de vigne qui se déroule en forme de nimbe ou d'encadrement* ». (2)



Abbaye R.S.M. de Bois-Aubry, l'Homme Vert, clef de voûte de la croisée d'ogives du chœur liturgique de l'abbatiale. (Cliché MOG, nov. 2020)

La description que nous donne le Docteur Robert Ranjard (1880-1960) de cette clef de voûte dans la première édition (1930) de son ouvrage de grande renommée, « *La Touraine Archéologique* », est comparable : « *la clef porte une tête de Christ de la bouche duquel s'échappe une tige de vigne qui se déroule en forme de nimbe* ». (3)

Le commentaire qu'en fait André Montoux est, quant à lui, encore plus réduit, puisqu'il n'évoque même guère la végétation : « *Le comble au-*

dessus du premier étage a conservé sa voûte à la clef ornée d'une tête de Christ ». (4) Mais il complète ce commentaire dans un autre article, en y reprenant les termes de Bosseboeuf, à savoir les « *traits doux et harmonieux* » présentés par cette « *tête de Christ* ». (5)

Enfin, Christian Gilbert, lui, est bien plus précis sur le plan de la description de cette clef de voûte, même s'il ne nous offre guère la clef pour déceler et pénétrer le mystère sous-jacent que, plus que très certainement, elle recèle. Après nous avoir décrit la végétation qui apparaît sur les corbeilles des chapiteaux du chœur, il nous dit : « *La clef de voûte est décorée d'un rinceau de lierre grimpant (hedera helix) dont les feuilles à cinq lobes triangulaires ont une qualité éminemment décorative. (...). Sur le fond de la clef se dessine un visage aux lèvres entrouvertes, laissant échapper un rinceau de lierre qui entoure ce masque humain d'une sorte de quadrilobe. La tige et ses feuilles alternes sont en relief et détachées du fond. Ce visage surgissant au milieu de feuillages est une représentation de la tête de feuilles gothique qui, reprenant une vieille tradition gréco-romaine, connaît à nouveau une très grande diffusion du XIIIe au XVe siècle* ». (6)

Pour être plus clair, nous, nous parlerons plutôt ici, et de manière générale, de l'« *Homme vert* » (soit le « *Green man* » (7) pour les Anglais, et le « *Grüne Mann* » pour les Allemands), qu'on dénomme parfois aussi le « *Feuillu* », le « *Végétal* », l'« *Homme gothique* », l'« *Homme sauvage* », la « *Tête de feuille* », le « *Cracheur de feuilles* », le « *Masque feuillu* » ou « *Sylvain le feuillu vert* », quand on l'oppose à son frère jumeau « *Sylvain le feuillu roux* », et que l'on retrouve bien souvent, sans qu'on ne s'en soit véritablement rendu compte, dans nos édifices religieux (oratoires, chapelles, églises, abbayes, salles capitulaires, collégiales, basiliques, cathédrales), qu'il soit caché dans un coin ou un recoin de l'une ou l'autre corbeille de chapiteau, qu'il décore une console, une corbeille ou un cul de lampe, qu'il s'affiche sur une clef de voûte, qu'il joue l'embusqué sur une corniche de niche, qu'il pare un non-paradant

modillon, qu'il s'étale en large sur une longue frise, ou qu'il immisce sa face au poil végétal dans les décors en rinceaux d'une pile.

A peine l'avons-nous évoqué que nous nous voyons aussitôt confrontés à mille et une questions : qui est-il ? D'où vient-il ? Quel âge a-t-il ? Comment est-il arrivé jusqu'à nous ? Que représente-t-il sur le plan symbolique ? Sa ou ses sources sont-elles occidentales ? S'agit-il d'un motif antique ? S'agit-il d'un motif païen, d'un motif chrétien, ou d'un motif païen christianisé ? Constitue-t-il un archétype ? Quelles cultures a-t-il côtoyées ? Quelles sont les supports sur lesquels on peut le découvrir ? Quelles sont ses diverses formes, ou ses diverses représentations ?

Sans doute peut-on s'aventurer à avancer que, d'une manière générale, l'Homme vert représente la transformation de l'homme, les réalités intérieures en mutation, l'interaction entre l'homme et la nature, soit tant la mutation de l'homme vers la nature que de la nature vers l'homme. L'homme, en effet, apparaît comme généalogiquement et biologiquement, spirituellement et symboliquement, ou, en un mot, tout « naturellement » relié et lié à la nature. Aussi, comme le rapporte Mastin, l'Homme vert, qui est communément représenté sous la forme de sculptures dans nos édifices religieux, est bien souvent interprété – même si sur le fond, son interprétation demeure un grand mystère, puisque nous ne disposons d'aucun écrit historique nous expliquant clairement ce qu'il signifie ! - comme un symbole de renaissance ou de renouveau lié au cycle des printemps qui se succèdent... (8) Mais peut-on vraiment se limiter à cette sa seule signification, à cette seule interprétation ?

Tentons ici une brève approche du sujet. Nous utilisons bien le terme « tenter », car si la connaissance et la culture de l'Homme vert n'ont jamais été négligées dans le monde anglo-saxon, il semble bien que dans

notre petit monde continental (j'entends ici par « continental », « occidental et continental », dans le sens où Albion s'honore désormais des fruits de son sonore Brexit !), et au-delà, bien entendu, des croquis que l'architecte et maître d'œuvre Villard de Honnecourt (env.1200 – env. 1250) avait réalisé de cet étonnant personnage (qu'il avait qualifié de « tête de feuilles ») dans son Carnet de 1135, on vienne de ne le redécouvrir que depuis peu...

Dans un premier temps, nous chercherons à remonter aux sources de l'Homme vert, en nous penchant sur les légendes du temps jadis, en passant en revue la mythologie du monde antique, et pourquoi pas aussi, en abordant les idolâtries propres à diverses entités socio-culturelles d'autrefois... Ensuite, nous nous attacherons à cette même quête de ses origines dans le contexte de la civilisation judéo-chrétienne, à savoir au-travers du survol des Ecritures et du mouvement chrétien. Dans un troisième temps, nous aborderons les différents types et formes de représentations de l'Homme vert, par rapport à leurs localisations, leurs supports, les catégories traditionnelles, leurs déclinaisons originales, les traits de caractères, leurs formes, leurs couleurs, les types de végétaux qu'ils arborent, etc. Dans un quatrième point, nous tenterons d'aborder les différentes interprétations qui ont pu être avancées quant au pourquoi de la présence de l'Homme vert dans nos édifices ou quant aux significations symboliques de sa représentation. Ensuite, dans un cinquième point, nous nous attacherons à tenter d'interpréter l'une des représentations d'Hommes verts qu'on peut retrouver dans l'abbaye R.S.M. de Bois-Aubry. Nous évoquerons ensuite les autres Hommes verts visibles dans le cadre de cette abbaye. Enfin, dans un sixième et dernier point, nous aborderons très brièvement les représentations que l'on peut retrouver de celui-ci dans le cadre de la modernité.

I. LES SOURCES : LEGENDES, MYTHOLOGIE, ET IDOLATRIE...

Comme l'énonce si parfaitement Ronald Miller : « *The Green Man has no discernable beginning* ». (9) Et pourtant, pour tenter de bien pouvoir connaître cet Homme vert qu'« Il » est et/ou que « nous » sommes, il faut essayer de remonter aux sources...(10)

Quelles sont-elles ? La **Mythologie grecque** ? Pas seulement... Mais prenons parti, et commençons par trifouiller les dessous de cette riche et jolie dame. Les autres traditions, légendes, croyances, et rites jusques aux us de nés Gus, de Négus ou de gugus nez croiseront ensuite notre chemin.

La mythologie grecque nous présente de nombreux et illustres cas de telles transformations ou mutations de dieux ou de mortels en végétaux, qu'elles soient positives et salutaires ou négatives et proches du registre de la sanction ou de la malédiction. Nous ne ferons qu'en rappeler quelques exemples...

Commençons par celui bien connu de « Λωτίς » et de « Δρυοπη ». La naïade « Λωτίς », ou **Lotis**, était poursuivie par « Πρίαπος » ou Priape, le dieu ithyphallique de la fertilité, qui cherchait, par ses « avances obscènes », à la violenter. Mais tandis qu'elle s'était assoupie, elle sursauta soudain, suite aux braiements de l'âne de Silène qui avait été troublé par l'approche de Priape, ce qui lui permit de fuir en se changeant salutairement en « lotos » (11). Mais si elle avait ainsi échappé à la

vigueur de Priape, elle ne put hélas pas échapper à « *Δρυοπη* » ou **Dryope**. Dryope, qui était la fille de Driops, et l'une des nombreuses victimes du harcèlement amoureux d'Apollon (elle jouait avec ses amies les Hamidryades, lorsque ce petit rusé d'Apollon se changea en tortue, tortue qui, servant de balle dans leur jeu, termina sur ses genoux avant de se retransformer en serpent... serpent qui s'insinua en elle et la mit enceinte), s'était rendue avec son fils, le petit Amphissos, au bord d'un lac pour y saluer les nymphes et s'y amuser avec lui. Mais après avoir cueilli des fleurs de lotus au bord du lac pour lui en offrir, elle se rendit compte que l'une d'elle s'était mise à saigner : c'était le sang de Lotis. Cette dernière, prise de fureur, sanctionna la malheureuse Dryope : elle la transforma progressivement en arbre, au fur et à mesure qu'elle-même perdait son sang. (12)

Ainsi, si la transformation de Lotis en lotus est une transformation salvatrice lui permettant d'échapper aux violents assauts de Priape, la cruelle métamorphose de Dryope en arbre apparait, elle, selon les faits comme d'après sa plainte, comme une très sévère sanction (si pas une vengeance), peu proportionnelle au degré d'intention propre à la faute innocente, involontaire, ou inconsciente initialement commise.

Autre exemple classique : celui des **Dryades**. Les Dryades étaient des nymphes, aussi charmantes que discrètes, liées au culte des arbres et des forêts, et notamment des forêts de chênes, le terme de « dryade » étant d'ailleurs issu du grec « *Δρυάς, Δρυάδος* » signifiant : « chêne ». Si la plus connue de ces Dryades est sans aucun doute Eurydice, l'épouse d'Orphée, il faut savoir que celles-ci, du fait de leurs tâches, symbolisaient à la fois la puissance végétative de ces forêts, et la protection des arbres constituant ces forêts. Elles étaient d'ailleurs bien souvent représentées soit sortant d'un tronc de chêne (l'Arbre des Hespérides), soit enlacées aux arbres, soit parcourant les feuillages en présentant elles-mêmes, dans leurs sveltes et « *mousseux* » déhanchements, une partie de corps ayant

forme de tronc courbe et flexible terminant par un jeu d'entrelacements de souples et longues racines. Bien souvent aussi elles sont aussi porteuses d'une riche et longue chevelure se mêlant aux branches d'arbres, ainsi que d'une couronne de feuilles. Enfin, généralement on distingue les Dryades des Hamadryades (13), les premières errant librement dans les bois et vastes forêts, les secondes étant généralement attachée à un arbre bien précis, l'abattage de cet arbre pouvant entraîner leur mort.

Qui d'autre pouvons-nous ajouter à cette liste ? Sans aucun doute, **Daphné**. C'est par ces termes qu'Ovide (14) entame son histoire : « *Le premier amour de Phébus fut Daphné, fille du Pénée ; sa passion naquit, non d'un aveugle hasard, mais d'une violente rancune de Cupidon* ». En effet, Cupidon, fils de Vénus et dieu de l'amour, victime d'une moquerie du dieu olympien Apollon (Phébus), se venge : il décoche deux flèches, l'une à tête d'or, vers Apollon, l'autre à tête de plomb, vers la nymphe Daphné – « Δάφνη », en grec, signifie « laurier » -, la tête d'or suscitant une passion amoureuse sans limite, tandis que la tête d'argent entraîne un dégoût prononcé pour l'amour. Aussitôt, « *Phébus aime. Il a vu Daphné, il veut s'unir à elle (...) Le Dieu s'est enflammé ; ainsi il brûle jusqu'au fond de son cœur et nourrit d'espoir un amour stérile* ». Il ira jusqu'à dire : « *La médecine est une de mes inventions ; dans tout l'univers on m'appelle secourable et la puissance des plantes m'est soumise. Hélas ! Il n'y a point de plantes capables de guérir l'amour et mon art, utile à tous, est inutile à son maître* ». Daphné, qui était réputée pour sa beauté, devient alors victime du harcèlement d'Apollon, et n'a plus d'autre ressources que de fuir car, nous dit de manière amusante Ovide, « *quand un chien des Gaules a aperçu un lièvre dans une plaine découverte, ils s'élancent, l'un pour saisir sa proie, l'autre pour sauver sa vie...* ». Daphné recourt ainsi à l'aide de son père, Pénée, le dieu fleuve de Thessalie : « *Viens, mon père, dit-elle, viens à mon secours (...)* ; délivre-

moi par une métamorphose de cette beauté trop séduisante ». Celui-ci, compatissant, accède à sa demande : *« une lourde torpeur s'empare de ses membres ; une mince écorce entoure son sein délicat ; ses cheveux qui s'allongent se changent en feuillage ; ses bras, en rameaux : ses pieds (...) adhèrent au sol par des racines (...) ; la cime d'un arbre couronne sa tête ; de ses charmes, il ne reste plus que l'éclat. »* Ainsi, Pénée a-t-il changé sa fille en « *rhododaphné* », soit en arbuste de laurier-rose... Mais la convoitant toujours, et « *sentant son cœur palpiter sous l'écorce nouvelle* », Apollon en fit l'arbre de sa passion : *« puisque tu ne peux être mon épouse, au moins tu seras mon arbre : à tout jamais tu orneras, ô laurier, ma chevelure, mes cithares [c'est-à-dire la poésie], mes carquois »*. Il consacra aussi « son » laurier aux triomphes des vainqueurs. Enfin, chose non négligeable, il lui accordera une éternelle jeunesse en rendant son « *feuillage inaltérable* ». (15)

On voit ainsi que Daphné profite non seulement – comme c'était le cas pour Lotis – d'une métamorphose salutaire, car salvatrice, mais aussi de cette forme d'atout majeur qu'est l'immortalité ou l'éternité sous l'apparence d'une éternelle jeunesse, atout directement lié à la persistance de son feuillage...

Autre exemple bien connu : **Vertumnus et Pomona**. Vertumnus, ou Vertumne, est un dieu étrusque, adopté par les romains. Son nom vient de « *Vertere* », qui signifie changer. Ainsi, il symbolise les changements de la nature, et notamment le passage à la floraison et à la fructification. Vertumnus était amoureux de Pomone, une nymphe des fruits et des fleurs. Comme le rapporte Ovide : « *Parmi les Hamadryades du Latium, aucune n'était plus habile dans la culture des jardins ; aucune ne montrait un goût plus vif pour les productions des arbres* » ; elle « *aime les champs et les rameaux chargés de fruits abondants* » ; elle s'emploie, « *tantôt à émonder la végétation luxuriante et à contenir l'élan des pousses vagabondes, tantôt à fendre l'écorce, où elle greffe un bourgeon étranger*

que nourrira une sève nouvelle. Toujours attentive à ne point laisser souffrir de la soif les fibres sinueuses des racines avides, elle les abreuve d'eaux courantes (...) ». Les attributs de Pomone sont la pomme et le rameau, la couronne de pampre et de raisins, ainsi que la « *serpette recourbée* » et la corne d'abondance. Pomone faisait l'objet d'un harcèlement continu des « *dieux champêtres* », des « *jeunes satyres* », des « *Pans aux cornes couronnées de pin* », de « *Silène, toujours plus jeune que son âge* », et de Priape, ce dieu qui effraie les oiseaux-voleurs dans les jardins « *avec son membre viril* »... Face à cette forte concurrence, Vertumnus, qui les « *surpassait tous par la violence de sa passion* », trouva une solution : pour séduire Pomona, il se métamorphosa en différentes formes symbolisant les différentes saisons de l'année (laboureur, moissonneur, vigneron, etc.), en soldat, en pêcheur et même en vieille femme, pour finalement lui apparaître en bien joli et vigoureux jeune-homme dans la fleur de l'âge... C'est ainsi qu'il la séduisit - « *la nymphe est séduite par la beauté du dieu et à son tour elle est atteinte de la même blessure* » - et l'épousa. Une fois mariés, leur amour et leur fidélité immortelle - « *tu seras son premier et son dernier amour ; à toi seule il voue son existence entière* », avait dit Vertumnus à Pomona, alors qu'il était déguisé en vieille femme et lui vendait ses propres qualités - leur permirent de vieillir et de rajeunir sans cesse au fur et à mesure des saisons... (16)

On assiste donc là, non pas vraiment à une transformation – même si Vertumnus a la qualité de pouvoir « *prendre, quand il faut, toutes les formes* », mais à un mariage aussi vert que vertueux... Si comme dit l'adage : « *l'union fait la force* », ici, Vertumnus et Pomona, non seulement s'unissent, mais se complètent parfaitement et fidèlement, comme dans la magnifique image donnée par Ovide de « *l'orme* » dont les flancs étaient décorés par les « *grappes brillantes* » d'une vigne qu'on lui « *avait donnée pour compagne* »... Une fois encore, les notions

d'éternité et d'éternelle jeunesse sont ici présentes sous la forme du constant recommencement du cycle des saisons...

Un autre exemple encore, est celui qu'Ovide qualifie de « *l'affreuse histoire* » de « Μύρρα » ou **Myrrha**. (17) Car cette histoire est à ses yeux à ce point horrible, qu'il nous engage à l'aborder en connaissance de cause : « *n'ajoutez point foi à ce récit ; ne croyez pas au forfait, ou, si vous y croyez, croyez aussi au châtement* »... Mais quelle est donc cette si épouvantable histoire ? La voici : Cinyras, roi de Chypre, avait défié Aphrodite en arguant que sa fille, Myrrha, était bien plus jolie qu'elle. Aphrodite, dont l'ego avait été heurté de plein fouet, lui avait aussitôt lancé un mauvais sort en rendant sa fille amoureuse de lui. Et Myrrha, malheureuse victime de ce sortilège, fut alors prise d'une insoutenable et invincible passion pour son père... Perturbée par sa « *flamme indomptable* » et ses « *désirs insensés* », elle tente, nous dit Ovide, de se pendre. Sauvée de justesse par sa nourrice, elle en vient à avouer à celle-ci sa passion pour son père. D'abord troublée, la nourrice la pousse ensuite à assouvir sa passion en profitant d'une absence de la reine qui participait alors aux fêtes annuelles de Cérès. Elle la pousse jusqu'à la couche de son père, celui-là à qui elle avait préalablement laissé entendre qu'une jolie jeune-femme de l'âge de sa propre fille était éprise de lui. Cinyras alors, appesanti par le vin et sans la reconnaître, « *reçoit l'enfant de ses entrailles dans sa couche impure ; il apaise les craintes de la jeune-fille et s'efforce de la rassurer. Peut-être même, usant des droits de l'âge, lui dit-il « ma fille » ; peut-être lui dit-elle « mon père » ; ainsi rien ne manque à l'inceste, pas même les noms. Myrrha sort fécondée du lit paternel ; elle a reçu dans ses flancs détestables une semence impie ; elle porte en elle le fruit du forfait* ». Et la chose se renouvelle pendant plusieurs nuits, jusqu'à ce que Cinyras tente de connaître celle qui l'aime, et finisse par voir « *à la clarté d'un flambeau, et sa fille, et le crime. Muet de douleur, il tire une épée étincelante du fourreau suspendu près de lui.*

Myrrha prend la fuite (...)». Errant pendant neuf mois, elle finit par s'arrêter sur la terre de Saba. Là, accablée par la honte et le remord – dans ce drame quasi-shakespearien, en effet, l'inceste a fait d'elle la rivale de sa mère et la maîtresse de son père, et fera d'elle la sœur de son fils et la mère de son frère !- elle supplie les dieux de la bannir, tant du monde des vivants que du monde des morts, en faisant d'elle « *un autre être, à qui soient interdites et la vie et la mort* ». Les dieux exhaussèrent ses vœux en allégeant ses souffrances et en lui offrant une longue vie : « *la terre recouvre ses pieds ; leurs ongles se fendent et il en sort (...) des racines qui servent de base à un tronc élancé ; ses os se changent en un bois solide où subsiste, au milieu, la moelle ; son sang devient de la sève ; ses bras forment de grosses branches ; ses doigts, de petites ; une dure écorce remplace sa peau ; (...) allant au-devant du bois qui montait, elle s'affaissa sur elle-même et plongea son visage dans l'écorce. Quoiqu'elle ait perdu avec son corps tout sentiment, elle continue à pleurer et des gouttes tièdes s'échappent de l'arbre. Ses larmes ont un grand prix ; la myrrhe, distillée par le bois, conserve le nom de celle qui la donne ; on parlera d'elle dans la suite des âges* ». Enfin, c'est ainsi métamorphosée en arbre, que Myrrha accouchera de cette union incestueuse, donnant naissance, par « une fente de l'écorce », à Ἀδωνις (Adonis) ...

Si le crime est lourd – Ovide consacre, lors du traitement de ce cas, plusieurs pages à la problématique de l'inceste -, une question se pose pourtant : cette métamorphose est-elle une véritable sanction, ou bien n'est-elle seulement qu'une réponse proportionnelle à un intense sentiment de honte, de regret et de culpabilité ? Dans leur sentence, pourtant, les dieux semblent avoir été cléments (ont-ils accepté comme circonstance atténuante, le fait que la criminelle ait elle-même été la victime d'un mauvais sort ?) en lui offrant une longue vie - une durée de vie d'arbre, certes, mais aussi et surtout, une longue et riche vie en tant que symbole, la myrrhe se trouvant, au même titre que l'or et l'encens,

placée au sommet de la liste des produits de luxe, et cela, pour la nuit des temps... ou comme le rapporte Ovide, « pour la suite des âges »-. La notion d'éternité, ou de cycle continu, est donc ici aussi à point ou en point de mire dans la myrrhe...

Mais poursuivons donc ici notre récit avec ce fils de Myrrha : Ἄδωνις, **Adonis**, dont les étranges parents nous sont donc désormais connus - il est le fils de sa sœur et de son grand-père ! -, est le symbole du cycle de la nature, c'est-à-dire de sa mort et de sa renaissance, et ce de façon continue. Il représente la végétation descendant rejoindre les Enfers (Perséphone) en Hiver, et revenant sur terre au printemps, afin de s'unir à l'amour, et de fructifier seul en été. Pourquoi ? Pour comprendre, il faut brièvement retracer son histoire. Adonis dont, nous l'avons vu, la mère Myrrha avait été transformée en arbre à myrrhe, fut recueilli par Aphrodite, qui le confia à la reine des Enfers : Perséphone. Mais cette dernière s'éprit de lui... A la fois jalouse et troublée, Aphrodite, qui elle aussi connaissait un faible prononcé pour le bel Adonis, s'en plaignit au grand Zeus qui, mis face à ce qui semblait être un cas d'école, trouva une solution digne des célèbres jugements du Roi Salomon : Adonis serait confié pendant un tiers de l'année à Perséphone, pendant un autre tiers de l'année à Aphrodite, et enfin pendant le dernier tiers, serait laissé seul juge de l'endroit où il souhaiterait se rendre... Mais l'un des amants d'Aphrodite (Apollon, Artémis ou Arès, suivant les sources), qui n'appréciait guère son flagrant attrait pour ce jeune-homme, le piégea en lançant sur lui un sanglier qui *« lui plongea dans l'aine ses défenses tout entières et l'étendit moribond sur le sable fauve »*. Adonis fut alors *« privé de connaissance »* et *« se roula dans son propre sang »*. La déesse *« répandit sur le sang du jeune homme un nectar embaumé ; à ce contact, il bouillonna (...). Il ne s'était pas écoulé plus d'une heure que de ce sang naquit une fleur de même couleur, semblable à celle du grenadier, qui cache ses graines sous une souple écorce ; mais on ne peut en jouir*

longtemps ; car mal fixée et trop légère, elle tombe, détachée par celui qui lui donne son nom, le vent [Anémos] ». Ainsi, le sang versé par Adonis se changea en « anémone », une fleur éphémère du printemps, tandis que le sang des griffures qu'avait subies Aphrodite lors de sa tentative de secours, transforma la couleur blanche des roses en couleur rouge... (18)

Continuons... Un autre exemple encore témoigne de l'importance de la nature par rapport à l'amour et/ou à la naissance des dieux ou des hommes : celui de « Λητώ » ou **Léto** (également dénommée « Latone » chez les romains), fille des Titans Coéos et Phoébé, et qui, enceinte de Zeus et pourchassée par la jalouse Héra qui empêchait tout un chacun de lui offrir l'hospitalité, était parvenue à se réfugier sur une parcelle de terre aride et flottante au beau milieu de la mer, lopin dénommé « Ortygie ». Cependant, alors que déjà elle était prise d'horribles convulsions, personne, et pas même la déesse de l'Enfantement Ilythie, n'acceptèrent de lui tendre la main pour sa délivrance. Finalement, ladite Ilythie vint malgré tout à son secours, et Zeus, sans doute pris de remords, fixa pour elle la terre d'Ortygie sur quatre colonnes. Ortygie devint ainsi l'île porteuse de la végétation la plus florissante des Cyclades, et prit le nom d'« île de Délos ». C'est donc là, sur cette petite île, qu'après bien des souffrances, Léto mit au monde Apollon (dieu du soleil, de la Poésie, des prophéties et de la guérison) et Artémis (déesse de la lune et de la chasse)... Et, selon les versions, elle les mit au monde soit tout en s'appuyant sur un olivier pour se soutenir, soit tout en enlaçant des bras un palmier pour pouvoir contrer les douleurs de l'enfantement, soit tout en attachant un olivier à un palmier afin de symboliser par là-même, l'union de l'homme à la femme. (19)

Nouveaux exemples, tout aussi célèbres : Chloris, que nous évoquerons un peu plus tard, sous le nom de Flora, Narcisse et Hyacinthe. Commençons par ce dernier, **Narcisse**... « Νάρκισσος » (ou Narcissus chez les Romains), était le fils de la nymphe « *Liriope aux cheveux d'azur* »

et du fleuve au « *cours sinueux* », Céphise. Il était un superbe jeune-homme. Malheureusement, « *sa beauté encore tendre cachait un orgueil si dur* » qu'il était parfaitement égocentrique et tout à fait indifférent aux signes d'amour manifestés à son égard, alors que « *chez beaucoup de jeunes gens, chez beaucoup de jeunes filles, il faisait naître le désir* ». Echo, une jolie nymphe « *à la voix sonore qui ne sait ni se taire quand on lui parle, ni parler la première* » et dont « *la bouche bavarde ne lui servait qu'à renvoyer (...) les derniers mots de tout ce qu'on lui disait* », était tombée amoureuse de lui. Mais éconduite, elle en mourut de douleur : sa voix demeura intacte, mais « *ses os prirent la forme d'un rocher* ». Ses sœurs s'en plaignirent à Némésis, la déesse qui personnifie la vengeance divine, qui elle, décida de la venger. Comme la mère de Narcisse avait jadis demandé au devin Thirésias si son fils allait vivre jusqu'à une vieillesse avancée, et que celui-ci lui avait répondu de façon sibylline « *s'il ne se connaît pas* », Némésis poussa Narcisse, fatigué d'une « *chasse ardente* », à s'altérer à une fontaine, « *source limpide dont les eaux brillaient comme de l'argent* »... (20) « *Tandis qu'il boit, épris de son image qu'il aperçoit dans l'onde, il se passionne pour une illusion sans corps ; (...) il s'extasie devant lui-même ; il demeure immobile le visage impassible, semblable à une statue taillée dans le marbre de Paros. (...) Il admire tout ce qui le rend admirable. Sans s'en douter, il se désire lui-même ; il est l'amant et l'objet aimé* ». Ainsi, Narcisse, « *victime de ses propres yeux* », était-il tombé amoureux de lui-même au point d'oublier de se nourrir et de se désaltérer... Finalement, « *la mort ferma ses yeux, qui admiraient toujours la beauté de leur maître. Même après qu'il fut entré au séjour infernal, il se regardait encore dans l'eau du Styx* ». Avec le mol air d'une langue coincée entre les molaires de la coincée langue de Molière, nous dirons que tout en prenant ainsi son pied en perdant pied, Narcisse qui là boit l'eau, finit par prendre pied au pied de la fontaine, ses pieds devenant racines... Mais ce n'est pas tout ! Car à l'heure du « *bûcher* », on ne retrouva pas son corps... Il s'était, en effet, transformé

en la jolie narcississe, fleur qui porte son nom - « *une fleur couleur de safran, dont le centre est entouré de blancs pétales* » -, et surtout, fleur dont l'image est réfléchie par l'eau au printemps pour mieux pouvoir se « rider » et dépérir à l'automne. (21) Voilà pour ce qui est de Narcisse... Quant à « Ὑάκινθος » ou **Hyacinthe** (Hyacinthus chez les Romains), fils du roi de Laconie Amyclas et de Diomédé, il était un beau jeune-homme qui fut un jour blessé à la tempe par un disque initialement lancé par son ami Apollon, mais détourné par Zéphyr qui était jaloux de cette amitié. Apollon se rua alors pour lui porter secours... Mais « *l'enfant a pâli ; le dieu, non moins pâle que lui, reçoit son corps défailant ; tantôt il essaye de le ranimer ; tantôt il épanche son affreuse blessure (...) L'art est impuissant, la blessure inguérissable* ». Apollon, marqué de douleur par la perte de son ami, transforma son sang qui tachait le sol en une fleur « *plus brillante que la pourpre de Tyr* », « *une fleur qui ressemblerait au lis, si elle n'était pas vermeille et le lis, argenté* », une fleur qui porte son nom, Hyacinthus (Jacinthe), et sur les pétales de laquelle est gravé un « Y », signe du cri de désespoir d'Apollon... (22) Hyacinthe, à qui Zeus aurait ainsi offert « *d'une autre manière l'immortalité* » - « *autant de fois le printemps chasse l'hiver et le Bélier succède au Poisson pluvieux, autant de fois tu renaiss et tu refleuris dans le gazon verdoyant* » clame Ovide, en s'adressant hypothétiquement à Hyacinthe - sera alors fêté chaque année à Sparte (fête des Hyacinthies) ainsi qu'à Milet (fête des Hyacinthotrophies), et donnera son nom à un mois en Grèce (« hyakinthios »).(23)

Nous constatons ici que la métamorphose de Hyacinthe en jacinthe n'est ni salvatrice, ni de l'ordre de la sanction, mais relève bien du registre de l'amour et de l'amitié, le tout joint à une volonté flagrante de marquer le coup par une forme d'immortalité (renaissance de manière cyclique). On remarquera ici aussi au passage que Hyacinthe, comme Adonis et Narcisse, sont de beaux et jeunes hommes frappés dans *la fleur* de l'âge,

et qu'ils sont ensuite transformés en fleurs, symbolisant ainsi chaque fois la fécondité de la nature et le cycle des saisons, le renaissant et fécond printemps étant toujours cycliquement suivi de l'engourdissement et de la mort. Nous verrons plus loin que certaines interprétations avancées pour expliquer la symbolique propre à l'Homme vert n'en sont pas très éloignées...

Enfin, toujours dans notre survol de la mythologie grecque, qui n'a guère connaissance de **Dionysos** et/ou de **Pan** ? Qui, en effet, n'est au courant de leurs franches interconnexions avec la nature, et/ou ne connaît leurs célèbres portraits peints ou sculptés ?

« Πάν », ou « **Pan** », serait, selon une des nombreuses sources, le fils d'Hermès et d'une des filles de Dryops. Il est à la fois un dieu de la fécondité et de la puissance sexuelle aux amours jamais rassasiés, et un dieu pastoral protégeant la campagne et la nature. Cependant, avant d'être le protecteur des troupeaux, des chevriers et des bergers, certains affirment qu'il aurait été un dieu-lune, ce que prouveraient ses cornes qui ont une forme en demi-lune. Généralement, Pan se présente comme une sorte de mi-homme, mi-bouc (24), dont les apparitions quelque peu bestiales et bien souvent violentes sont à ce point impressionnantes et profanes qu'elles peuvent susciter la « *panique* ». Il est l'inventeur de la « *syrinx* » - certains évoquent aussi la « *flûte de Pan* » -, petite flûte pastorale (25) qui fait partie de ses traditionnels attributs, comme la couronne, le rameau de pin et ce *bâton de berger*, sorte de bâton de croquant que les enfants ont tendance à confondre avec le tout aussi croquant que craquant « *Bâton de berger* ». Il présente un faciès aux traits difformes et grossiers, porte des oreilles pointues à la Spock, si pas comparables à celles de Midas (26), est affublé de cheveux hirsutes façon Plastic Bertrand, arbore une barbe ou un *bouc* en forme de pyramide inversée, bombe un torse velu à la Burt Reynolds, et dévoile, pour ce qui est plutôt de la partie bouc, des cornes perçantes, de bonnes cuisses

velues, des sabots (27), une petite queue de caprin et un sexe bien souvent proéminent si pas en érection (représentation ithyphallique). En synthèse, nous dirions qu'il présente une allure de vieux satyre. Les Grecs lui attribuèrent également des vertus de médecin, de guérisseur, de prophète... Il est à noter ici que Pan était considéré comme mortel. Ce caractère mortel était interprété comme une représentation du cycle du temps (cycle des quatre saisons), et donc, par voie de conséquence, du cycle de la nature. Enfin, son apparence démoniaque et son caractère sulfureux ont fait de lui un représentant du paganisme aux yeux des chrétiens. D'ailleurs, nous noterons que bien de ses attributs ont été transposés par ces derniers sur l'image qu'on se fait du diable... (28)

Quid alors de Dionysos ? « Διόνυσος » ou **Dionysos** est, comme le rapporte l'illustre expression : né de la cuisse de Zeus (Jupiter). En effet, alors qu'il avait été conçu par Zeus et Sémélé, cette dernière succomba sous les coups de la jalouse Héra. Zeus dut alors extraire le divin fœtus des entrailles de Sémélé, et le cacher dans sa cuisse afin que son rejeton puisse naître à terme. Le marmot fut alors déguisé en fillette et confié à des parents adoptifs (Athamas, fils d'Eole, et Ino, sa seconde femme, fille du roi de Thèbes, Cadmos), ces derniers succombant à leur tour sous les coups d'Héra qui avait retrouvé la trace de l'enfant. Mais l'enfant s'échappa, et Zeus, qui le protégeait, le transforma en chevreau. Dionysos fut alors élevé par les nymphes. Arrivé à l'âge adulte, il fut pris de démence, et se mit à parcourir le monde, enseignant à tous, la culture de la vigne et l'heureuse façon de transformer le raisin en vin. Après une vie bien remplie faite de voyages (Egypte, Syrie, Phrygie), de découvertes et de mystères (initiation aux mystères de Cybèle et voyage pour découvrir les mystères des Indes, avec les bacchantes, les Silènes et les Satyres), de querelles liées à des oppositions à ses pratiques et à son culte (notamment Lycurgue en Thrace et Pentée à Thèbes), et de péripéties inattendues (attaque par des pirates auxquels il jeta un mauvais sort au

point de faire couler leur navire et de les transformer en dauphins), il descendit aux Enfers pour y rechercher sa mère Sémélé, puis alla rejoindre les dieux de l'Olympe. Ainsi donc, Dionysos était le dieu lié à la culture de la vigne, au vin et à l'ivresse. Mais, comme le dit bien Joël Schmidt : « *Le dieu devint alors le symbole de la puissance enivrante de la nature, de la sève qui gonfle les grains de raisin et qui est la vie même de la végétation. Entouré souvent de divinités des Bocages, il fut également vénéré comme un dieu des jardins et des bois. Elevé par les nymphes, il peut prétendre aussi à être adoré comme un dieu de l'Eau, de l'élément liquide qui est la sève et la source primordiale et originelle de toute vie.* » Fréquemment présenté en ayant le front entouré de lierre, de vigne et de grappes, Dionysos est un dieu joyeux, bruyant, joueur, danseur et festif, toujours heureusement entouré de ses proches compagnes que sont les Bacchantes, et suivi de cortèges de Ménades (29), de Thyades, de joueurs de flûtes et de satyres. Comme le souligne Anderson, il est « *as a vegetation god, an inspirer of divine madness and intoxication* », ainsi que « *the revealer of mysteries of the creative force of life and of the underworld* ». Lui qui devint le célèbre Bacchus des romains, était encore aussi considéré comme le protecteur des Beaux-Arts, et notamment pour ce qui est de la comédie et de la tragédie, celles-ci étant fréquemment jouées lors de ses festivités ou « *bacchanales* »... (30)

Par rapport à toute cette *macédoine* de mythes, nous pensons qu'une autre légende antique et hellénique peut également trouver sa place dans notre étude : c'est celle du roi de Macédoine, Alexandre le Grand, qui lors de sa conquête de l'Asie, fut confronté à deux arbres prophétiques qui symbolisaient la connaissance : **l'Arbre du Soleil**, d'une part, qui était fait d'or et se consultait le jour, et **l'Arbre de la Lune**, d'autre part, qui était fait d'argent et se consultait la nuit. Les ayant tous deux successivement approchés, et ayant complété les messages de l'un avec ceux de l'autre grâce à l'aide d'un interprète (ils mêlaient la langue grecque et la langue

indienne dans leurs sibyllines réponses), Alexandre tira quatre vérités de leurs discours : qu'il allait bientôt mettre fin à ses conquêtes ; qu'il allait être trahi par un de ses proches ; que sa mère allait mourir dans de misérables conditions ; et enfin, que lui-même allait être assassiné. Ultérieurement, de nombreuses représentations reprirent ce thème évocateur, à savoir le soleil et/ou la lune apparaissant dans le feuillage des arbres. (31) L'arbre apparaît donc ici comme un ancrage naturel de l'homme lié à son destin, comme une source divinatoire du devenir, comme la voix du prémonitoire, ce qui nous rapproche, dans un autre contexte, de l'image que les Celtes pouvaient avoir de « l'arbre sacré » ou « druidique », ou encore dans un autre contexte, de l'image que peuvent avoir les chrétiens de « l'arbre de vie »... Quant à l'image du soleil et à celle de la lune, elles rejoignent toutes les deux à la fois le concept de la dualité complémentaire et celui de l'éternelle continuité du cycle des jours, des saisons, des années.

Si la tradition mythologique grecque nous a rapporté ces magnifiques légendes relatives à ces dieux, à ces demi-dieux et à ces familiers des dieux entretenant un rapport direct avec les forêts, le monde pastoral, les plantes, ou la flore en général, ainsi que ces fabuleux récits (ou représentations) de transformations humaines en végétaux et de mutations de végétaux vers des formes humaines, il est certain que nous pouvons encore retrouver d'autres éléments ou approches comparables dans les mythes fondateurs et légendes primordiales de bien d'autres cultures et/ou religions. Pourquoi dès lors ne pas entamer cette nouvelle recherche à partir de cette culture à laquelle nous sommes plus que redevables, à savoir : **la culture latine** ?

Tout d'abord, rappelons ici deux choses connues : premièrement, que bien des dieux de la mythologie grecque ont été repris sous d'autres noms dans la tradition latine. Il n'est donc pas ici dans nos objectifs de reprendre leurs légendes. Deuxièmement, il est communément admis qu'au premier siècle avant Jésus-Christ, on voit se développer dans la Rome impériale, une véritable tradition de représentation de personnages qui se cachent parmi des feuilles, se transforment naturellement en feuilles, ou sont eux-mêmes constitués de feuilles.

Ces éléments rappelés, nous commencerons ici par évoquer « **Flora** », puisque nous l'avions déjà précédemment très légèrement « *effleurée* » sous le nom de « *Chloris* ». Flora, la version romaine de la « *Χλωρίς* » grecque, symbolise les fleurs (la « flore ») et le printemps. Flora, épouse d'un Zéphir qui lui avait accordé tout pouvoir sur les floraisons printanières, avait offert à Junon une fleur très particulière : le seul fait de la caresser offrait le pouvoir de devenir féconde. C'est ainsi qu'avec une certaine ironie nous pourrions dire que Junon, jouant allègrement de sa petite fleur, devint, sans même un coup de barre (Jupiter), la mère de Mars.... Aussi, c'est en souvenir de cette étonnante naissance, que le nom de « Mars » fut attribué au mois qui désormais porte son nom, et qui évoque directement le printemps... (32)

Mais dans la tradition latine des liens entre les dieux, les hommes et la nature, on retrouvera surtout deux figures majeures : celles de **Bacchus**, et celle de **Sylvanus**. Pour ce qui est de Bacchus, nous renvoyons directement à ce que nous avons déjà dit sur Dionysos, Bacchus n'étant finalement que la version romaine de Dionysos (33). Et pour ce qui est de **Sylvanus**, nous savons que son nom dérive de « *sylva* », qui signifie : « forêt ». On le dénomme parfois « Sylvanus Aegipan » du fait qu'on l'assimile au dieu Pan. Sylvanus est souvent représenté portant une couronne de lierre, de pin ou de cyprès, et tenant une serpe à la main (comme Pomona). Il est, pour les romains, le dieu tutélaire des forêts.

Horace le voit comme un « *dieu hirsute des taillis* », Tite-Live comme une sorte de devin-prophète et une divinité assistant les agriculteurs, et Virgile le dessine comme un être barbu, muni à la main d'un jeune cyprès déraciné faisant office de bâton, cyprès qui représente sans doute « *Cyparis* » (34), un jeune-homme adulé par Apollon qui aurait été transformé en cyprès... (35)

Il est certain que dans l'œuvre sculpturale de la civilisation romaine, nous retrouverons de nombreuses figures mixtes évoquant les mystères de cette interdépendance entre l'homme et le milieu sauvage, la nature, et même aussi l'agriculture, figures mixtes représentant généralement ces Pan, Dionysos, Bacchus et Sylvanus qui apparaissent indéniablement là comme des ancêtres fondamentaux de l'Homme vert.

Enfin, au-delà des simples feuillages qu'on peut généralement retrouver en masse sur les tombes romaines (36), nous citerons à titre d'exemples, pour ce qui est des hommes verts eux-mêmes, les représentations végétales qu'on peut admirer à Rome, dans la Domus Aurea (Villa dorée) de l'empereur Néron (37 – 68 / construction en 65 après J-C), sur l'arc triomphal de Septime Sévère (145 – 211 / construction env. 203 après J-C), ainsi que dans le Temple solaire d'Aurélien (214 – 275 / temple consacré en 274 après-J-C). (37) Mastin, lui, souligne encore qu'on aurait découvert à Naples, une statue d'un Dionysos végétal, statue qui serait bien antérieure à ces trois exemples, puisqu'elle daterait de 420 avant Jésus-Christ. D'après lui (il ne nous en fournit, hélas, aucune photographie), cette représentation de Dionysos serait dès lors considérée comme étant l'un des plus anciens hommes verts qui soit connu dans notre civilisation. (38)

Voilà pour ce qui est de la Grèce et de la Rome antique... Mais quid de l'ailleurs, des cosmogonies, des cultes et des autres légendes, hors ces mythologies grecque et latine ? Passons brièvement la chose en revue...

En **Egypte** apparaît **Osiris**, le dieu initiateur de l'agriculture, découvreur de la fabrication du pain, concepteur de la bière, inventeur du vin. C'est lui qui assure notamment une action bienfaisante dans le cycle des saisons, le développement de la végétation, la richesse des récoltes, la fertilité. Ses représentations sont anthropomorphiques (il présente un profil vert et des mains vertes **(39)** dans la tombe de Néfertari) et il porte généralement le « flagellum », symbole à la fois de l'agriculture et du pouvoir souverain. Suite à un complot organisé par son frère Set, il meurt noyé dans le Nil, et renaît de par sa sœur Isis qui parvient - via un passage par Byblos et l'aide du roi de Byblos - à rassembler les éléments de son corps démembré - elle avait retrouvé tous ses membres, sauf son membre qui avait été dévoré par un crabe, ce qui l'obligea à en reconstituer un ! - . Il devient ainsi, vu le martyre enduré, le souverain de l'Au-delà et le juge des âmes (respect du « Mâat » qui est une déification de l'ordre royal, de la volonté du souverain et des règles sociales à suivre par tous pour parvenir à la parfaite harmonie sociale). Osiris est donc relié à la fois à la nature, à la mort et à la renaissance, et est notamment rendu éternel par le fait qu'Isis avait, pour la première fois, procédé à l'embaumement d'un corps, lui offrant de la sorte, l'accès à l'Eternité. Dans la mythologie **mésopotamienne (40)**, et plus spécifiquement sumérienne, on découvre un géant démoniaque à l'aspect effrayant, **Humbaba** (à ne pas confondre avec « Oumpa-pa », cet autre géant tout aussi effrayant et démoniaque qui a partagé les plaisirs de notre enfance !) : il est à la fois cornu et barbu, porteur d'une gueule de lion à grandes dents et de pattes de taureau. Il est pourvu de moyens surnaturels de défense, et sa vocation est de garder les forêts de cèdres où vivent les dieux **(41)**. Dans son entourage, on rencontre également Enkidu – « *a wild and primitive being whose great strenght and passionate soul embodies the energy of the nature itself* », nous dit de lui Matthews **(42)** -, un des héros de la « *Légende de Gilgamesh* » (épopée du II^e millénaire avant J-C, retraçant l'histoire de Gilgamesh, roi tyrannique d'Ourouk et dieu des Enfers) qui avait été

envoyé par les dieux pour lutter contre Gilgamesh... Cependant, le combat n'ayant fait valoir aucun vainqueur, les deux lutteurs, **Gilgamesh** et **Enkidu**, étaient devenus amis. C'est ainsi qu'ils s'associèrent pour lutter contre Humbaba. Ils tuèrent Humbaba, abattèrent les arbres, fabriquèrent un radeau, et transportèrent le précieux bois de cèdre jusque dans la cité d'Ourouk... En Mésopotamie, encore, on distingue le dieu de l'abondance : **Tammuz** (appelé aussi « Doumuzi »). Il est dit « le berger » ou « le pêcheur ». Sa grande particularité est qu'il meurt à l'arrivée de l'été brûlant pour mieux pouvoir renaître à chaque florissant printemps. (43) Enfin, en **Mésopotamie** toujours, dans l'ancienne Hatra, on peut retrouver une très belle représentation (sculpture) d'homme vert. (44) Dans La mythologie **phrygienne**, on découvrira le jeune et beau berger **Attis** (« Ἄττις », dans la mythologie grecque), qui avait été élevé par des chèvres, et dont les attributs sont le bonnet phrygien, un long et large pantalon (appelé « anaxyride ») fendu sur le devant et laissant son sexe visible, ainsi que comme Pan, le bâton de berger et la syrinx. Selon Ovide (45), il était l'amant platonique de Cybèle, soit l'« Adgistis » phrygienne, qui est associée à la fertilité et à la nature sauvage, ainsi qu'à la protection des enfants et des animaux sauvages. Tandis qu'elle lui avait confié son culte en lui imposant d'être chaste, Attis, lui, non seulement s'était épris d'une jolie nymphe dénommée Sagaritis, mais il l'avait épousée. Rendue folle jalouse de cette si belle à qui ce si beau s'était ainsi si infidèlement rendu, Cybèle se fit la belle, qui tentait de se faire la belle, en la trucidant. Mais sa vengeance ne s'arrêta pas là : elle frappa Attis de folie, qui lui se mutila, s'émascula et se pendit. Selon certaines versions, Cybèle, alors prise de remords, lui redonna la vie sous la forme d'un pin ; selon d'autres versions, du sang d'Attis qui s'était émasculé, naquit un pin qui toujours allait demeurer vert. (46) A **Byzance**, c'est Byzance : on retrouve, exposés désormais en nombre dans le musée archéologique d'Istamboul, de magnifiques masques végétaux (satyres, etc.) comme par exemple, le masque ou Homme vert (Okeanos) découvert à Mudanya, sur la Mer de

Marmara, ou les masques provenant de l'ancienne cité même Byzance. (47) Au **Liban**, on connaissait la déesse **Astarte** et son amant **Eshum** qui ont été assimilés à Aphrodite et Adonis... D'autre part, on peut voir un masque d'homme feuillu dans un temple de Bacchus à Baalbek, temple qui date du II^e siècle. En **Palestine**, on avait le culte de Baal, de sa sœur Ana et de la déesse de la mer et des arbres sacrés, **Ashtaroth** (ou Asherah), dont lesdits arbres sacrés couvraient les sanctuaires (on en retrouvait même dans le Temple de Jérusalem). (48) D'autre part, on peut également noter qu'à **Jérusalem** même, on retrouve des masques d'hommes verts dans des anciennes églises templières du XI^e siècle... En **Inde**, il est intéressant de constater que les hindous associent l'image du figuier à la **triade** formée par **Brahma** le créateur (racines), **Vishnu** le protecteur (tronc), et **Shiva** le destructeur (feuilles). (49) **Rama**, qui est une des personnifications de Vishnu, est également directement lié, par son épouse **Sita**, à la nature. (50) Pour les bouddhistes, il s'agit de « l'arbre de la Bodhi » de « Bodh Gaya », près de Patna, arbre sous le feuillage duquel Bouddha (« l'Eveillé ») avait atteint la Bodhi, c'est-à-dire l'illumination, l'éveil ou la suprême connaissance. (51) Chez les Bouddhistes encore, on trouvera **Amoghasiddi**, l'un des cinq bouddhas de la sagesse (les cinq émanations ou aspects visibles du bouddha primordial et les cinq sagesse permettant de transformer les cinq émotions négatives en énergie positive) du mandala tantrique. Il est associé au Karma (action sensible et rituelle, efficace) et représente le dépassement de l'envie. Il est notamment aussi associé au vent, à l'été et à la couleur verte. (52) D'autre part, chez les Indous, on retrouve encore la « **Yakshi** » ou « **Yakshini** » (arbre-déesse), qui apparaît toujours comme une déesse de la nature très souriante et dévoilant ses charmes ainsi que ses voluptueuses formes de façon plutôt exagérée (elle apparaît souvent partiellement nue), qui est associée à la fertilité de la terre, à la beauté, et à la nature en général (dans ses représentations, sa main est généralement en contact direct avec une branche d'arbre), et dont le

culte est liée à celui de la déesse-mère (53), ainsi que le démon « **Kirtimukha** », qui se présente comme une sorte de monstre féroce laissant apparaître des traits particuliers et, dirions-nous même, assez caractéristiques, comme : des sourcils broussailleux et des yeux globuleux, de grandes oreilles en forme de feuilles, un nez très épaté, des grandes dents acérées, une absence de mâchoire inférieure. En dévoreur, il symbolise le temps destructeur et la mort. A l'origine de sa légende, il était un monstre qui s'appelait Jalandhara, et qui dévorait tout. Shiva lui aurait ordonné de se manger lui-même, ce qu'il aurait fait en commençant par sa queue. Ravi, Shiva lui aurait alors donné le nom de « Kirtimukha », qui signifie « visage glorieux ». (54) Nous noterons ici au passage que, non seulement ledit Kirtimukha est souvent, chez nous, rapproché de l'Homme vert, mais qu'en plus, il correspond également à l'image qu'on se fait de l'Ourobouros (serpent qui se mord la queue) et/ou de ces dragons se mordant ou se dévorant la queue qu'on peut observer dans certaines de nos sculptures de feuillus du XVe siècle (cf. infra). Enfin, toujours en Inde, signalons qu'au Rajasthan, on retrouve des masques d'hommes verts sur les temples Jaïns, et notamment un très ancien masque d'homme vert qui semble régurgiter. (55) Dans le **Coran**, on peut trouver une allusion, dans la Sourate de La Caverne (56), à un personnage énigmatique (son nom n'est pas cité) habillé de vert, « **Al Kidhr** », aussi dit « le Vert » ou « le Verdoyant » (et auquel le St Georges vert, dont nous traiterons plus loin, est parfois assimilé), qui semble être un enseignant mystérieux, sorte d'ange, de saint ou de prophète immortel - il est parfois aussi, assimilé au prophète Elie -, revêtu de la science et de la sagesse divine, et rendant la nature vivante et verdoyante par sa présence, d'où son nom de « Verdoyant ». (57) D'autre part, on y traite également de l'arbre sous lequel le Prophète eut sa seconde vision de l'Archange Garbriel. (58) Chez les **Scandinaves**, on trouve dans l'Edda - un ouvrage médiéval de poésie scaldique qui est la référence en matière de mythologie scandinave -, une légende relative à l'union de deux arbres

qui sont à l'origine de l'humanité. Snorri Sturlusson (1178-1241), son auteur, rapporte en effet qu'un jour, tandis qu'Odin, dieu majeur de la mythologie nordique, et ses frères, les dieux Vili et Vé, se baladaient sur le bord de mer, ils virent deux arbres, un orme et un frêne, tombés sur le sol. Odin les unit et leur donna la vie, Vili leur offrit l'esprit, et Vé les para des cinq sens. Les arbres alors prirent l'apparence d'un modèle réduit des dieux eux-mêmes : l'un devint le premier homme, Askr (« cendre »), et l'autre la première femme, Embla (« orme »). Odin, alors, leur donna, à eux et à leur futur descendance, le monde de Midgard, qui fut relié à celui des dieux, soit Asgard (sorte de paradis où les guerriers défunts festoient pour l'éternité), par le Bifröst, une sorte de pont arc-en-ciel flamboyant que seul les dieux pouvaient franchir... (59) Chez les **Celtes**, et au-delà du très sérieux culte des *arbres sacrés* dont nous reparlerons ultérieurement, on peut notamment découvrir trois éléments d'importance: le dieu à la tête à cornes de cerf qu'est **Cernunnos** (60) ; le dieu **Sucellos**, qui est assimilé au dieu romain Sylvanus (61) ; le **culte des têtes** (62). En **Amérique du Nord**, on observe, au sein du peuple Sioux, le même genre de légende ou de croyance, à savoir que le père et la mère de l'humanité ne seraient rien d'autre que deux arbres qui se seraient accouplés par la *cool œuvre d'une couleuvre* qui, en *serpentant*, aurait réuni leurs racines. De cet accouplement seraient nés les hommes. (63) En **Amérique du Sud**, et plus spécifiquement au niveau du **Brésil**, on croise le dangereux esprit des forêts **Curupira**, cette créature étrange qui affiche fièrement des dents vertes et des pieds verts et dont l'amusante particularité est qu'ils sont tournés vers l'arrière... ce qui fait que chaque fois qu'on tente de le poursuivre, on s'égare dans la mauvaise direction. D'autre part, chez les **Aztèques**, on vénère le dieu **Xipe Totec**, qui est le dieu du printemps, et qui est condamné à chaque fois se sacrifier avant que la nouvelle récolte puisse être accomplie... (64) Enfin, on retrouve encore des masques végétaux à Bornéo, au Népal, etc.

II. CIVILISATION JUDEO-CHRETIENNE

LES ECRITURES ET LE CHRISTIANISME

Persévérons dans nos questions et investigations. Qu'en est-il des sources de l'Homme vert dans le cadre de la civilisation judéo-chrétienne ? Existe-t-il des rapports à établir avec les écrits bibliques ? Que dire du passage de l'Ancien au Nouveau testament ?

Qui ne connaît, tout d'abord, ce rôle prépondérant joué par le végétal dans l'histoire des origines de l'Homme ? Qui ne connaît les temps originels de la création divine et notamment celui de la plantation du Jardin d'Eden. Qui ne connaît ces versets bibliques du Chapitre 2 de la Genèse : « 7. *L'Eternel Dieu façonna l'homme avec la poussière de la terre. Il insuffla un souffle de vie dans ses narines et l'homme devint un être vivant.* 8. *L'Eternel Dieu planta un jardin en Eden, du côté de l'Est, et y mit l'homme qu'il avait façonné.* 9. *L'Eternel Dieu fit pousser des arbres de toutes sortes, agréables à voir, et porteurs de fruits bons à manger. Il fit pousser l'arbre de la vie au milieu du jardin, ainsi que l'arbre de la connaissance du bien et du mal. (...)* ». Et plus loin : « 16. *L'Eternel Dieu donna cet ordre à l'homme : « Tu pourras manger les fruits de tous les arbres du jardin. 17. Mais tu ne mangeras pas le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal »...* (65) Fausse pomme, vraie figue, vraie poire et peau de banane... En effet, cette histoire, mi-figue, mi-raisin, n'est-elle pas celle d'une bonne pomme tapée et d'une tapée de bonne poire faisant tapisserie de pépins valant tout aussi bonne pêche que péché pour de bon ? « Dieu seul sait ! », dirait, rouge tomate, le vert

avocat du diable... Quoiqu'il en soit, une fois le mal indirectement fait par ce mâle davantage bien fait que mal fait, l'Eternel Dieu lui accorda encore l'un de ses bienfaits : le chasser du Jardin d'Eden pour qu'il s'en aille cultiver la terre dont il avait été tiré – là, beurre il n'aura plus que par le labeur !-, et ce avant qu'il ne touche à l'Arbre de vie. Car comme le rapporte le texte biblique dans son Chapitre 3 du même Livre de la Genèse : « 22. *Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous pour la connaissance du bien et du mal. Maintenant, empêchons-le de tendre la main, de prendre aussi du fruit de l'arbre de vie, d'en manger et de vivre éternellement* ».



Abbaye RSM de Bois-Aubry, chapiteau de la Salle capitulaire, scène de la Genèse. Détail représentant Eve, l'arbre de la connaissance et le serpent (Cliché MOG, juillet 2021)

Terre, arbres, buissons, fleurs et fruits sont donc directement associés à l'histoire de l'Homme depuis les origines de sa création. Et l'Ancien testament en fourmille d'exemples : la feuille de vigne d'Adam et Eve ; le rameau d'olivier de la colombe du déluge et la vigne de Noé ; le buisson ardent ; etc.

Au-delà de ces arbres initiaux du **Jardin d'Eden** - qui de fait étaient « bien réels » afin qu'ils constituent pour l'homme des « *signes* » qui « *figuraient corporellement les choses spirituelles* », nous rapporte Saint Augustin, dans son « *De Genesi ad litteram* » (66) -, on en découvre partout, dans le décor biblique, et notamment dans les dires des prophètes **Isaïe, Jérémie, Ezéchiel (67) et Daniel**, des philosophes, des rois, des hommes sages, des justes et des hommes respectueux de la loi divine qui, pour ce qui est de leur puissance, leur robustesse, leur vigueur, leur ampleur, leur générosité et leur sagesse, étaient comparés des arbres majestueux (cèdre du Liban, etc.). On voit ainsi en eux des arbres aux tailles gigantesques et supérieurs aux autres arbres, bien souvent plantés aux abords d'une rivière qui les abreuve, aux troncs à la fois élancés et massifs capables de résister aux orages et aux tempêtes, aux branchages divers et multiples ouverts tant aux nidifications des insectes qu'à celles des oiseaux du ciel, aux feuillages riches et variés offrant autant la feuille verte et luisante qui fournira ombre, nourriture, remèdes aux hommes et aux troupeaux, qu'un bouquet de boutons ou de fleurs colorées qui serviront de joyeuse décoration, qu'une abondance de fruits qui seront nourriciers pour tous, ou même que la feuille morte d'hiver qui viendra régénérer en humus les sols de la terre nourricière... Sans compter enfin que sont mis en évidence leurs racines étendues et profondes, leurs épaisses écorces, les diverses mousses qui viennent par eux prendre vie et sur eux se greffer, ainsi que leurs feuilles et leurs fruits qui, transformés ou non, constitueront non seulement des corps nourriciers, mais aussi des remèdes destinés à contrer bien des affections. (68)

Un pont s'établit alors, selon nous, entre l'Ancien et le Nouveau Testament : c'est l'évocation de l'ascendance du Christ, ascendance qui est elle aussi traditionnellement reprise sous la forme d'un arbre bien connu : « **l'Arbre de Jessé** ». Généralement, cet arbre, qui est directement lié au Fils de Dieu fait homme, arbore les noms des ancêtres du Christ, à savoir celui de Jessé, père du roi David, et celui de la Vierge Marie, en passant par les personnes de David, de Salomon, de Roboam, d'Abia, et selon le type de représentation, par une série de prophètes comme Ezéchiel, Moïse, Isaïe, Daniel, etc., le Christ lui-même constituant la cime de l'arbre. L'évocation ou la représentation de cet arbre, tronc de la généalogie christique, fut très fréquente au cours de la période s'étendant du XIIe au XVe siècle.

Une fois traversé ce pont, on peut observer que ces végétations symboliques, qui représentaient ces illustres sages à barbes, puissants rois et autres prophètes à longues chevelures de l'Ancien Testament, viendront aussi revêtir, de leurs multiples rinceaux (couronne d'épines, etc.), écorces, fruits (vigne, pomme de pin, etc.), feuilles (rameaux et palmes, etc.), le corps du plus saint et plus sage d'entre eux : le Christ. Comme l'affirmait Cyrille de Jérusalem (313-386) : « Le Christ qui est la vertu de Dieu, la sagesse de Dieu, est aussi **l'arbre de vie** sur lequel nous devons être entés... ». (69) De même Saint Augustin (354-430) nous disait : « *Il y a danger à se laisser entraîner par le courant des choses de ce temps : mais l'on a vu apparaître comme un arbre, sur le bord de ce fleuve rapide : c'est Notre Seigneur Jésus-Christ. Il a pris le corps, il est mort, resuscité et monté au ciel, il a voulu se planter en quelque sorte sur les rives du fleuve des choses terrestres. Les eaux de ce fleuve le poussent vers l'abîme ? Accroche-toi aux branches de cet arbre* ». (70) Cécile BARRANDON et Olivier MANAUD, dans la ligne même de St Augustin, nous disent, dans le cadre de leur étude de l'Homme vert : « *Cet arbre-homme juste et sage est manifesté de manière éminente dans la figure du*

Christ, qui vient accomplir les écritures et rendre visible ce qui avait été annoncé par les prophètes. Le croyant est invité à s'accrocher aux branches de cet arbre et à conformer sa vie à celle de Jésus. Ainsi, le chrétien, tel un arbre, est invité à porter des fruits de bonté et de justice ».

(71) Il est également à noter ici que l'arbre de vie, mentionné plus haut dans le passage de la Genèse, a souvent été assimilé au Christ sur sa croix, qui lui aussi, par sa mort et sa résurrection, sauve l'humanité en lui donnant accès à la vie éternelle. On retrouve d'ailleurs cette notion d'arbre de vie dans le texte de l'Apocalypse de Saint Jean à plusieurs reprises, et notamment dans le Chapitre 2, verset 7 : « *Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'esprit dit aux Eglises : Aux vainqueurs je donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de Dieu* », ainsi que dans le Chapitre 22, versets 1 et 2 : « *1. Puis il me montra le fleuve d'eau de la vie, limpide comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. 2. Au milieu de la place de la ville et entre les deux bras du fleuve se trouvait l'arbre de vie qui produit douze récoltes : il donne son fruit chaque mois et ses feuilles servent à la guérison des nations* », et dans le même Chapitre 22 verset 14, juste après que le Christ ait signifié qu'Il est l'Alpha et l'Omega, et juste après qu'Il nous remémore qu'Il a « *envoyé son ange* » pour nous « *rappeler ces choses dans les Eglises* » : « *Heureux ceux qui lavent leur robe : ils auront droit à l'arbre de vie et pourront entrer par les portes dans la ville* ». Ainsi, non seulement le Christ est cet arbre exemplaire aux banches duquel il faut se raccrocher, mais Il est aussi cet arbre qui nous sauve et nous offre la vie éternelle. Le chrétien est donc celui qui, en menant une vie vertueuse, en se transformant intérieurement, en suivant un chemin initiatique pour se conformer aux enseignements du Christ, passera du baptême à la lumière divine, c'est-à-dire de l'homme à l'arbre de vie... métamorphose ou transmutation que représentent les sculpteurs du Moyen-âge au-travers des feuilles - qui représenteront à la fois le Christ, mais aussi l'anthropomorphisation des vertus (72) – et l'Homme Vert.

Reste à mentionner ici le culte de **Saint Sylvain**, dérive du culte païen du Sylvanus romain ou du **Merlin** des Celtes (73), qui reprend les attributs de Cernunnos. Comme le rapportent Barrandon et Manaud, dans leur article « *La symbolique de l'homme vert* », dans bien des régions françaises, « *les cultes antiques rendus à des divinités de la forêt, ont été « christianisés » en leur substituant une vénération à Saint Sylvain* ». (74) Et, pour souligner le glissement qu'il peut y avoir de l'homme vers la nature lorsque le lieu de vie est la forêt, ils énoncent une citation tirée d'un passage de l'ouvrage « *Le devin Maudit* » de Philippe Walter : « *Le personnage de Merlin est certainement le plus célèbre homme des bois qu'offre la littérature du Moyen-âge. Il se définit surtout par un rapport privilégié au monde de la forêt (...). Ce séjour forestier prend alors d'autant plus de signification que la forêt est, dans l'univers celtique, un lieu de résidence des divinités. Par son séjour sylvestre, Merlin se rapproche de la divinité ; il devient l'authentique divinité des bois* ». (75)

Enfin, progressivement, dans l'imagerie populaire, l'Homme vert deviendra un « Robin des Bois », un « Jack in the Green », etc.